



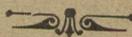
LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Couvent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 9. Septembre 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,
Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nickel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Francais et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE SEPTEMBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES:

- 3 B. Guala, E. C. O. N.
 - 4 XII^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, et I^{er} Dimanche de Septembre. Jour octaval de S. Augustin. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 5 Bse Catherine de Raconixio, V. O. N.
 - 6 B. Bertrand, C. O. N.
 - 7 Ste Rose de Viterbe, V.
 - 8 Nativité de la B. V. M. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 9 B. Jacques Salomon, C. O. N. (du 31 mai.)
 - 11 XIII^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, et II^e de Septembre. Fête du Très Saint Nom de la B.V.M. Indulg. plén. du S. Nom de Jésus.
 - 12 BB. Alphonse de Navarrète et ses compagnons, MM. O. N. (du 1^{er} juin.)
 - 13 BB. Sadoc et ses XLVIII compagnons, MM. O. N.
 - 14 Exaltation de la Sainte Croix.
 - 15 Commémoration de notre Père S. Dominique, à Suriano.
 - 16 Bse Imelda, V. O. N.
 - 17 Impression des stigmates de S. François.
 - 18 XIV^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, et III^e de Septembre. SS. Cornelius et Cyprien, MM.
 - 20 S. François de Possadas, C. O. N.
 - 21 S. Matthieu, Ap. et Ev. (Quatre-Temps.)
 - 23 Ste Thècle, V. M. (Quatre-Temps.)
 - 24 Ste Marie de la Merci. (Quatre-Temps.)
 - 25 XV^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, et IV^e de Septembre. S. Thomas de Villeneuve, E. C.
 - 26 S. Dalmace, C. O. N.
 - 29 S. Michel, Archange.
 - 30 S. Jérôme, C. et Eccl. Doct.
-

A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs de nos abonnés nous doivent encore le montant de leur abonnement pour l'année courante. Nous les prions instamment de vouloir bien se mettre en règle au plus tôt avec l'administration du ROSAIRE. Ils nous éviteront ainsi le désagrément d'avoir à leur rappeler par lettre cet oubli. Les frais d'impression de notre Revue sont assez considérables, et nous comptons sur l'argent qui nous est dû pour rencontrer toutes nos obligations. Nous espérons donc que cet appel que nous faisons à nos abonnés retardataires sera entendu, et que tous se feront un devoir de nous faire parvenir, sans autre avis, leur modique contribution.

L'ADMINISTRATION.

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront là demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique, et nous voudrions voir dans les mains de tout ami du Rosaire ces tableaux de grands maîtres, qui réjouissent le regard en même temps qu'ils rappellent avantageusement à l'âme le souvenir des sublimes mystères de la religion.

Ceux de nos abonnés qui ne tiennent pas à garder la collection de notre Revue, nous feraient plaisir et nous rendraient grand service en nous envoyant le numéro de janvier de cette année 98.

Qu'on se le rappelle : les abonnés au "Rosaire" participent aux nombreux avantages spirituels de l'*Œuvre du Noviciat*.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : FRA BARTHOLOMÉO.....	238
UN ANGE, de fra Angelico	245
La gloire de la Très Sainte Vierge dans le ciel	227
Les lectures d'agrément	232
Madame Sainte Anne	233
A Mesdemoiselles	236
Fra Bartholoméo, peintre Dominicain	237
Choses d'outre-mer : A travers l'Irlande	240
La grotte de Saint Dominique à Ségovie	243
Un ange	245
Le naufrage de la BOURGOGNE	246
Vies des Frères	249
Chronique	252
Bibliographie	252



La gloire de la Très Sainte Vierge dans le ciel

LA gloire du ciel consiste dans la vision de Dieu, selon ces paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te Deum.* Cette vision est appelée *béatifique* dans la théologie, parce qu'elle rend les saints parfaitement heureux en leur donnant la possession du souverain bien ; et c'est justement aussi qu'on l'appelle gloire, car la vraie gloire est de ressembler à Dieu qui est le plus parfait de tous les êtres, et la vision divine a précisément pour effet de produire cette sublime ressemblance, ainsi que le dit saint Jean : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* ; et saint Augustin, plus explicite encore que l'apôtre, enseigne que cette vision de Dieu nous transformera en lui, nous communiquera ses divines perfections et fera de nous autant de dieux : *Quot ibi sunt, dii sunt.* Telle est en général la gloire des saints.

Pour comprendre quelle est l'excellence et le degré spécial de la gloire de la très sainte Vierge, il faut encore ajouter à ces premières notions quelques préliminaires indispensables.

La gloire des saints, infinie dans son objet, puisque cet objet c'est Dieu, n'est cependant pas indivisible et de fait elle est communiquée en différentes proportions et à des degrés inégaux. Pour emprunter une comparaison de saint Paul, si les étoiles diffèrent en clarté les unes des autres, ainsi les saints n'ont pas le même éclat de gloire et ne voient pas Dieu au même degré. D'où viennent ces différences et ces inégalités ? Elles viennent immédiatement de ce qui est pour les saints le principe même de la vision divine. Entre l'âme des bienheureux et Dieu, il faut, pour que la vision ait lieu, une lumière intermédiaire qui, s'ajoutant à la puissance de l'âme, lui permette de fixer et de voir l'être infiniment parfait ; c'est ce que la théologie appelle la *lumière de gloire*. Qu'est-ce au fond que cette lumière ? Il est évident qu'elle n'est pas la lumière créée par laquelle Dieu se voit et se comprend lui-même ; mais elle en est une participation et comme un rayon surnaturel que Dieu répand dans l'esprit des bienheureux pour leur permettre de supporter les approches et l'éclat de sa divinité.

La lumière créée étant infinie comme Dieu, avec qui d'ailleurs elle se confond et ne fait qu'une seule et même chose, il s'ensuit que la lumière de gloire, qui en est la participation, est infiniment *participable*, et qu'elle peut s'accroître et se perfectionner à l'infini. De fait, elle est dans les saints dans des proportions diverses : plus grande chez les uns, moindre chez les autres ; et de là naissent les différents degrés de la vision divine, l'inégalité de la gloire et la hiérarchie de la cour céleste.

Ces principes établis, il sera facile de comprendre que la gloire de la très sainte Vierge surpasse comme infiniment celle des saints.

II

Le soleil éclaire et illumine les objets en raison de leur proximité, leur donnant plus de lumière et de clarté à mesure qu'ils se rapprochent de son foyer. Ainsi fait Dieu :

c'est en proportion de l'union qu'elles ont contractée avec lui, qu'il distribue aux âmes la lumière de gloire. Par conséquent, plus une âme aura reçu ici-bas de grâce et acquis de mérites, plus elle sera illuminée par la lumière de Dieu, plus elle verra dans l'essence divine et partant plus elle aura de gloire au ciel. Or, la très sainte Vierge surpasse de beaucoup les saints en grâce et en mérites.

Pour apprécier la quantité de sa grâce, il suffit de considérer l'élévation de sa dignité. Dieu, en effet, a coutume de proportionner ses dons aux dignités qu'il confère à ses créatures, afin qu'elles en puissent soutenir dignement l'honneur et l'éclat. Or, Marie a été prédestinée à la maternité divine, et cette maternité, dit saint Thomas d'Aquin, a quelque chose d'infini, *habet quamdam infinitatem*, à cause de l'union intime qu'elle lui a fait contracter avec la divine personne du Verbe.

C'est donc une sorte d'infinité de grâce qu'elle a reçue sur la terre et, par conséquent, aussi une sorte d'infinité de gloire qu'elle a reçue au ciel. Quand l'Évangile parle de la gloire de Jésus-Christ, il dit : *Nous avons vu sa gloire, elle était celle qui convenait à un Fils unique de Dieu, et il était plein de grâce et de vérité*. Il fallait cette plénitude à la dignité du Fils, car *ce n'est pas avec mesure que Dieu donne sa grâce à son Fils*. Comme la dignité du Verbe est infinie, c'est aussi l'infinité de la grâce et l'infinité de la gloire qu'il convenait de lui donner. On peut dire aussi de Marie que Dieu lui devait une grâce et une gloire proportionnées à la dignité de sa maternité, *gloriam quasi matri Unigeniti a Patre*, c'est-à-dire, une grâce et une gloire sans mesure, infiniment au-dessus de la grâce et de la gloire des saints.

La raison humaine ne peut rien pour nous faire comprendre cette infinie supériorité : il faut recourir à la sainte Écriture et lui emprunter quelques-unes de ses images pour nous en donner une idée. *J'ai vu*, dit-elle, *une gracieuse colombe qui s'élevait au-dessus des cours d'eaux*. Cette colombe, c'est Marie ; ces cours d'eaux représentent la grâce et la gloire des bienheureux et des anges. Marie s'élève, elle monte au-dessus d'eux dans la gloire. Mais jusqu'où monte-t-elle, et à quelle distance laisse-t-elle les anges ? L'Écriture ne le dit pas : et il ne faut pas s'en étonner, dit un commentateur : " c'est une chose qui ne

se peut dire, parce qu'elle ne peut pas même se comprendre. ”

Un second passage, emprunté au livre de l'Apocalypse, représente la très sainte Vierge sous la forme d'une femme revêtue du soleil, *mulier amicta sole*. Aucune image ne pouvait nous faire mieux concevoir avec quelle abondance et quelle profusion la lumière de gloire a été communiquée à Marie. Dieu, qui est le soleil de la gloire, n'a fait pour ainsi dire qu'effleurer de ses rayons les prophètes, les apôtres, les martyrs et même les anges ; mais Marie, il l'enveloppe, il l'investit, il la pénètre de ses clartés et lui fait de ses lumières comme un vêtement et un manteau qui la couvre des pieds à la tête.

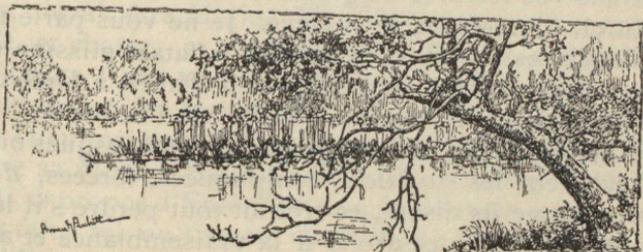
Enfin, demandons au prophète des Psaumes d'achever notre enseignement par ses révélations. Quand David veut nous faire comprendre la gloire du ciel, il dit : *Nous verrons la lumière dans la lumière de Dieu*, nous rappelant par ces paroles que deux sortes de lumières concourent à notre félicité : l'une qui sert d'*objet*, et c'est Dieu même, lumière substantielle, incréée et infinie, *videbimus lumen* ; l'autre qui sert de *moyen*, et c'est la lumière de gloire que Dieu communique aux bienheureux et qui leur donne la faculté de contempler les splendeurs de la divine essence, *in lumine tuo*. Mais ces deux lumières distinctes dans les saints, n'en font qu'une en Dieu, et cette unique et seule lumière, c'est lui-même. Il est à la fois le principe et l'objet de sa béatitude, la lumière qu'il contemple et la lumière par laquelle il se contemple ; en un mot, il se voit en lui-même et par lui-même. Eh bien ! il semble que Dieu ait voulu faire part à Marie de ce privilège. Sans doute elle ne voit pas Dieu, comme Dieu se voit, c'est-à-dire par lui-même, mais par le moyen d'une lumière surajoutée aux puissances de son âme ; mais cette lumière, elle l'a reçue avec tant d'abondance, elle en a été si pleinement revêtue qu'il semble que ce soit la divinité elle-même qui se soit communiquée à son intelligence pour lui servir de lumière. Aussi la connaissance que cette lumière lui donne de la divinité, quand on la compare à celle des saints, est pour ainsi dire infinie. Et saint Bernard, voulant faire comprendre la distance infinie qui sépare la vision de Marie de la vision des saints, s'exprime ainsi :

“ C'est avec raison qu'il est dit de Marie qu'elle est

revêtue du soleil ; car si l'on peut comparer l'essence divine, qui est l'objet de la béatitude, à un abîme sans fond et inépuisable d'être, de perfection et de beauté, il est bien vrai que Marie a pénétré dans cet abîme au delà de ce qui peut se concevoir. Elle laisse les saints à l'entrée et sur le bord, et elle avance, elle pénètre si avant, qu'elle arrive pour ainsi dire jusqu'au fond, et qu'elle paraît comme engloutie et absorbée dans la lumière infinie de la Divinité, autant du moins que peut le permettre la condition d'une créature qui n'est pas unie personnellement à la Divinité. »

Ce que saint Bernard appelle *engloutissement dans la prière*, *luci immersa*, saint Pierre Damien l'appelle *transformation* dans la splendeur de l'éternelle clarté ; et cette transformation, ne laissant rien d'humain en Marie, la déifie souverainement par une ineffable transfusion de toutes les perfections de Dieu dans un degré convenable à la dignité de sa divine maternité.

Cela étant, nous ne nous étonnerons plus que quelques docteurs lui aient assigné dans le ciel une place à part et que le savant Gerson ait écrit qu'elle fait dans la gloire un chœur séparé, au-dessous de Dieu et au-dessus des chœurs des anges et des saints, une suprême hiérarchie qu'elle remplit toute seule de sa propre grandeur. C'est de cette glorieuse solitude qu'elle regarde les lointaines et inférieures régions des bienheureux ; et les bienheureux à leur tour contemplant et admirent, sans pouvoir la comprendre, la grandeur de sa gloire. Oui, cette gloire est si grande que non-seulement elle surpasse celle des saints, mais même leurs conceptions. Cette gloire est si grande qu'elle ne peut être comprise, dit Pierre Damien, que par Dieu et Marie : Dieu qui en est l'auteur et Marie qui en jouit.



LES LECTURES D'AGRÉMENT



URIEZ-VOUS été jusqu'aujourd'hui du nombre de ces personnes qui, honnêtes et scrupuleuses dans le choix de leurs relations, ne le sont point dans le choix de leurs lectures, et acceptent volontiers dans leur intimité des livres dont elles rougiraient de fréquenter les auteurs? Singulière morale que celle-ci ! On se refuse donc aux compagnies mauvaises, non pour le mal qui s'y rencontre, mais pour le jugement qu'en pourrait porter le monde? Singulière façon d'entendre l'honneur ! Tandis qu'au grand jour on ferme sa porte à un personnage qu'on méprise, on lui livre en secret l'entrée de sa conscience, et pendant de longues heures, seul avec lui, on accepte avidement ses hardis propos et ses confidences risquées !

Or, il se trouve des âmes honnêtes pour tomber dans cette grossière inconséquence, et pour vivre habituellement, malgré leur sévérité d'apparat, en compagnie d'âmes déshonorées ou suspectes. .

Prenez garde : l'homme vit beaucoup dans ses souvenirs. La mémoire est la compagne de ses longues heures de solitude et d'insomnie. Que cette compagne soit noble et pure. Ne souffrez pas qu'elle s'abaisse, et vous apporte, au lieu d'un secours élevé, l'épreuve fatigante de souvenirs inacceptables.—L'honneur de la mémoire ! sa délicatesse ! sa virginité ! Heureux qui n'a jamais perdu ce cher trésor, dont tous les regrets et tous les efforts d'oubli ne peuvent réparer la ruine !. .

Dans vos lectures d'agrément cherchez la simplicité, le naturel, l'intérêt noble et élevé. Je ne vous parle même plus des livres mauvais, dévoués à la fatale mission de jeter du style sur des blasphèmes, et d'effacer, à force de sophismes et de confusions, les limites de l'honneur.

Rejetez encore ces compositions romanesques où l'auteur recherche les situations compliquées, forcées, *dramatiques*, comme ils disent, et croirait tout perdre s'il laissait dans ce qu'il écrit des droits à la vraisemblance et au bon

sens. Pitoyables livres, qui ne semblent pas s'adresser à l'âme, mais au sang et aux nerfs du lecteur, et ne point ambitionner de meilleur succès que de lui donner la fièvre !

Les bons livres, honnêtes, charmants, délicats, élevés, spirituels dans tous les sens du mot, instructifs en même temps que reposants, ces livres ne sont, Dieu merci, ni difficiles ni rares à trouver. Cherchez ceux-là. Je vous promets dans leur compagnie un véritable secours intelligent et cordial.

MADAME SAINCTE ANNE

I. LÉGENDE HAGIOGRAPHIQUE (*la Vie*)

Ch. V. L'ÉPREUVE.—LA PORTE DORÉE

Nous sommes heureux de donner aujourd'hui, en primeur, aux lecteurs du ROSAIRE, quelques pages du magnifique ouvrage que nous annonçons dans la *Bibliographie*.

... Y a-t-il des preuves que la famille de sainte Anne ou elle-même aient contredit, d'une part, c'est-à-dire quant au mariage, une coutume si ancienne, nous dirions une sorte de loi ; et d'autre part, quant à la virginité, un sentiment si universellement hostile ?

Prima Virgo Trias est, secunda Virgo Maria est, a dit saint Grégoire de Nazianze. " La première Vierge, c'est la Trinité, la seconde, ce fut la Vierge Marie." Dans les décrets de Dieu, la première Vierge de la terre, vierge par choix, par volonté, par un sublime désintéressement des espérances messianiques, vierge par un incomparable amour, devait être Marie, Mère de Jésus ; et dès lors, si grande, et chaste, et angélique, et idéale que nous apparaisse sainte Anne au matin de sa jeunesse, nous ne pouvons lui prêter des sentiments que sa destinée contredisait, et que Dieu réservait à *l'unique* et à *la toute belle* qui devait être sa Mère. Saint Cyrille d'Alexandrie, l'a fait, il est vrai, à propos d'Emérentienne, la mère de sainte Anne, —il l'a fait, lui ou l'auteur quelconque du passage que nous citons sous son nom,—mais il parlait en mystique

et pour son temps, il ne parlait pas en historien, et pour le temps où vivait notre Sainte.

Jeune, et chaste, et *gracieuse*,—c'était son nom même,—et riche, et réfléchant en sa personne la gloire d'une lignée de vingt rois, Anne, croyons-nous, dut être de bonne heure recherchée en mariage, et encore une fois, il est tout au moins vraisemblable que, de bonne heure aussi, elle se soit conformée à des usages généraux qui étaient plus en vigueur dans la famille davidique que partout ailleurs. Oublie-t-on les espérances, les certitudes, les visions divines dont cette famille se berçait depuis des siècles ? Au reste, si l'on voulait à tout prix tenir pour un dogme le texte de saint Cyrille d'Alexandrie—un texte peut-être inventé—et prétendre que sainte Anne a bien pu faire vœu de virginité puisque sa mère l'avait fait, il faudrait cependant, et au moins, remarquer que ce vœu—si vœu il y eut,—ne retarderait pas, de l'aveu même de ce Père, le mariage d'Emérentienne. “ Quand elle eut atteint l'âge nubile, lisons-nous, ses parents voulurent la donner en mariage à un noble jeune homme de leur connaissance, ” et la suite du texte ferait croire qu'il y eut très peu d'intervalle entre le désir exprimé par les parents et l'acte d'obéissance accompli par la jeune fille. On le voit, c'est avancer encore de beaucoup le moment de son mariage, et nous concéderions volontiers quelques années de plus à un âge aussi tendre. Mais de grâce, et pour en finir,—dût notre prière faire sourire,—qu'on ne se porte plus, en ce qui regarde sainte Anne, aux extrémités ridicules de certaines légendes.

Plus tard, à propos des beaux-arts, nous devrons peut-être revenir sur ce sujet, mais dès maintenant, disons-le, il nous fait peine de voir tant de tableaux, de sculptures, de motifs divers, où notre Sainte a les traits et l'attitude d'une vieille femme, souvent d'une femme plus que vieille. Certaines de ses images sont simplement repoussantes, et ressemblent plutôt à des caricatures. N'a-t-on pas imaginé de charger le tableau jusqu'au grotesque, c'est-à-dire jusqu'à l'adjonction des lunettes ?

C'est un sacrilège qu'une pareille plaisanterie !

Où est, en tout cela, la femme que nous avons rêvée et que nous attendions, la femme sans doute éprouvée, portant sans doute aussi sur son visage, la trace du double passage de la souffrance et des années, mais belle en-

core dans la force et la splendeur de sa maturité, plus belle, pour cela même, que jamais ! Oh ! que Michel-Ange avait bien mieux le sens des choses d'en haut ! Quand on lui reprochait d'avoir donné à sa *Pieta* de Saint-Pierre-au-Vatican, une figure trop jeune, il répondait, avec cette conviction qui révèle en même temps le grand chrétien et le grand artiste : " La Vierge est restée toujours jeune. La Vierge n'a pas pu vieillir ! "

Quand, longtemps avant les critiques de Michel-Ange et ses censeurs à lui, d'autres soi-disant théologiens, ou mystiques, ou artistes, présentaient saint Joseph sous l'aspect d'un vieillard, Gerson leur opposait simplement ce texte des saints livres : *Habitabit Juvenis cum Virgine... et gaudebit sponsus super sponsam*. " Le jeune homme s'unira à la jeune Vierge... et la fiancée fera la joie de son fiancé. " (1)

Or, est-ce trop faire, toutes réserves demeurant sauves, que d'appliquer à la mère de Marie, la double parole de Michel-Ange et de Jean Gerson ?

Ces sortes de choses ne se prouvent pas, mais elles se sentent, et qui sait si de le sentir ne leur fait pas la meilleure des preuves ! En tout cas, puisque nous sommes ainsi faits que le *vieux*—passez-nous le mot—nous répugne et nous éloigne, tandis que le *jeune* nous attire et nous séduit, qui n'aimera mieux, au lieu de la femme épuisée, défigurée, brisée par la vieillesse, qu'on rencontre dans les peintures avinées de Rubens et de ses pareils, la femme de trente-six ou quarante ans, noble, et gracieuse, et majestueuse, que Léonard de Vinci, Pinturicchio, Luini, Wiertz et autres, nous ont donnée ?

Ni ces grands maîtres, ni aucun de ceux qui ont ainsi compris et traité notre Sainte, n'ont fait brèche à la tradition de l'épreuve, et ils ont mieux senti, pensons-nous, les lois de la convenance et de l'esthétique.

R. P. PAUL CHARLAND.

(1) Isaïe, LXXII, 5.

.. Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables ..

A Mesdemoiselles . . .

E 9 février 18..



*M*ES chères fillettes, vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez et que vous avez une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée ! Quel avantage pour beaucoup de gens, si l'on pouvait leur remettre une tête ! Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie.

On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage, n'en sont pas si contentes en secret ; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage, ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids, et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyeux.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je peux vous donner l'adresse, qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, estimable, en dépit de toutes les défauts qui s'y peuvent trouver. Il y maintient l'innocence candide, Candida, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide ; il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat ; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs.

Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid ; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents ; il n'y a plus de laidéur. Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages ; mais vous, très chères fillettes, allez chez celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

Fra Bartholoméo DIT **Baccio della Porta**

PEINTRE DOMINICAIN.

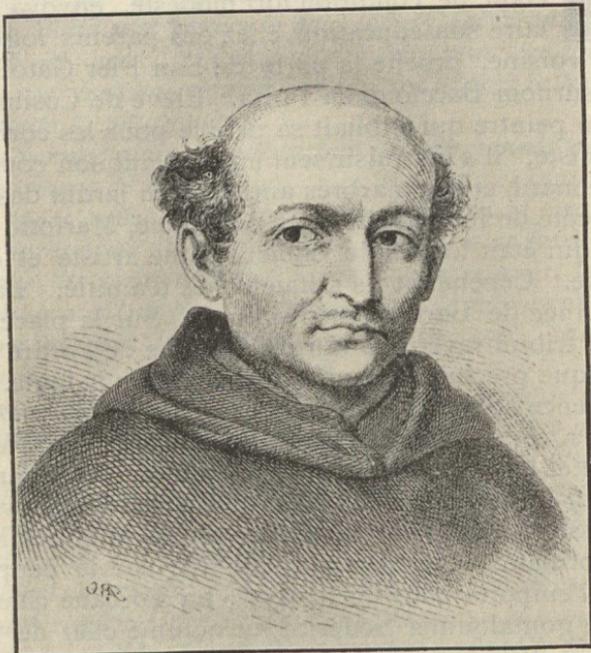
1460-1517

BRA Bartholoméo est né à Savignano, près Florence, en 1469. Son père, Paolo del Fattorino, étant de condition fort modeste, envoya son fils faire son éducation chez des parents logés dans la ville voisine, proche la porte de San Pier Gatolini, de là son surnom Baccio della Porta. Elève de Cosimo Rosselli, un peintre qui oubliait sa palette pour les cornues de l'alchimiste, il s'instruisit seul en étudiant son contemporain Léonard et les marbres antiques du jardin des Médicis. A côté de lui travaillait un camarade, Mariotto Albertinelli, qui était loin de le valoir comme artiste et comme caractère. Cependant ils s'étaient liés d'amitié. La vingtième année de Bartholoméo sonnait. Sur la place publique, un tribun revêtu de la robe blanche de l'ordre de Saint-Dominique prêchait. Le moine passionnait la foule. Bientôt Florence se divisait en deux camps : les *Pragnoni*, les *pleureurs*, ceux qui déploraient la décadence des mœurs, la tyrannie et les vices de cette société affolée de paganisme ; les *Enragés*, suppôts des Médicis, flatteurs du pouvoir, de la richesse, d'une aristocratie corruptrice, et ennemis jurés du Réformateur. Cependant, appuyé sur le peuple, ce dernier l'emporta pour un temps. La Toscane chassa ses ducs, le gonfalonnier Soderini fut nommé chef de la Seigneurie et dans un manifeste célèbre proclama le CHRIST, ROI DE FLORENCE. Puis une réaction éclata, les partisans des princes vaincus reprirent l'offensive ; le 8 avril 1498, le sac fut donné au couvent de Saint-Marc, et le 23 mai suivant, le crime accompli. Le maître disparu emporté par l'orage révolutionnaire, Bartholoméo continua à marcher dans la pieuse voie tracée. Il dit adieu au monde à Prato, en 1500, et se voua à la prière, mais il avait renoncé à peindre, et seule, l'amitié et les ordres de son supérieur, Santi Pagnini, Prieur de Saint-Marc, purent obtenir de lui la reprise de ses pinceaux, en 1506.

De ses œuvres de jeunesse citons-en quelques-unes :

Fra Bartholoméo du Pasco de la Bahia

FRERE DOMINICAIN



FRA BARTHOLOMÉO, Peintre dominicain.

un admirable *Portrait de Savonarole* avec cette inscription : “ Image de Jérôme de Ferrare, prophète, envoyé de Dieu ” ; le *Jugement dernier* de l'Hospice de Santa Maria Nuova achevé par Albertinelli durant sa retraite. Revenu à son art, le Frate restaura d'abord les fresques de Beato Angelico à Saint-Marc, puis il s'associa de nouveau avec Mariotto, quoique celui-ci eût été un favori des Médicis. L'indulgence de Bartholoméo était grande pour lui, et leur œuvre commune féconde. Albertinelli bâtissait le gros de l'ouvrage ; Della Porta composait, dessinait, finissait. Cependant la différence des caractères mit fin à cette société et seul le Frate peignit ses pages les plus belles.

En 1506, Raphaël était venu résider à Florence, il y exécutait pour Lorenzo Nasi *la Vierge au Chardonneret*, et pour la famille Taddèi *la Madone du Belvédère*. Les deux artistes se lièrent étroitement et chacun gagna à ce contact. Le Sanzio comptait vingt-trois ans, il élargit à la vue du faire de Bartholoméo, sa manière. Mais ce dernier voulait toujours apprendre. Dans ce but, nous le trouvons en 1508 chez les Dominicains de Murano, à Venise. Pour eux il peint une chaude et belle composition *l'Extase de sainte Catherine de Sienne et de Marie-Madeleine*. Quelques années plus tard, en 1514, il se rend à Rome et influencé par Michel-Ange décore le Quirinal de deux grandes peintures *Saint Pierre et Saint Paul*. Il donne le même héroïsme à son *Saint Marc* de Florence, si vanté de ses contemporains, égalé au *Moïse* de Michel-Ange.

L'artiste plein d'une rare humilité, qui s'inclinait ainsi devant le génie de ses rivaux, oubliant le sien propre, était depuis longtemps miné par le mal. La mort le guettait : le dernier jour d'octobre 1517, elle l'enlevait à cet atelier où il se reposait du travail par la prière et le chant, — aussi bon musicien qu'habile peintre.

Un seul reproche est adressé au peintre savant qui fut l'égal des plus grands Florentins, c'est parfois le manque d'émotion.

Et ce sentiment de froideur se trahit trop souvent dans ses tableaux. Il les peint avec un dessin magistral, une facture large, hardie, libre, puissante, l'ordonnance est savante, le coloris fier et vigoureux, les attitudes mâles et nobles, mais le peintre devant son chevalet reste impassible. Cela, parce que la voix, qui le réchauffait, qui l'ani-

mait est éteinte. Qu'on ne s'y trompe point : du tombeau de Savonarole rayonne le froid qui glace l'art superbe mais insensible de Fra Bartholoméo. Une seule fois le Frate s'attendrit, c'est devant un supplicé, le Christ sanglant descendu du gibet. Il songe toujours au martyr dont il écoute l'éloquente parole. Il pense à lui en peignant sa *Piéta*, son *Saint Marc*, *Saint Vincent Ferrier*.

CHOSSES D'OUTRE-MER (1)

A TRAVERS L'IRLANDE.

..... Nous avons quitté Londonderry pour Portadown en passant par Omagh. Nous avons, pendant une grande partie de ce trajet, longé les bords de la rivière Foyle qui serpente en mille contours dans les montagnes de l'Ile, et que nous avons traversée je ne sais combien de fois.

Rien de plus beau et de plus propre à enthousiasmer que le panorama dont nous avons joui pendant tout le temps. Le sol de l'Irlande est très onduleux et je n'y ai pas remarqué un seul plateau de terrain indigne de mention.

Tout le pays est défriché, et ces montagnes s'affaissant gracieusement en pentes douces et régulières, sont complètement couvertes d'une verdure luxuriante et d'un coloris particulièrement charmant. Sur les versants de ces collines enchanteresses, on voit s'échelonner les humbles habitations des fermiers ou tenanciers irlandais. Elles sont basses, bâties de pierre, blanchies à la chaux, et presque invariablement couvertes en chaume. L'écurie est au côté et de même apparence ; assez souvent elle fait partie de la bâtisse principale qui alors est plus longue. Près de cette humble chaumière, on voit une certaine quantité d'une substance brune ou roussâtre artistement arrangée, et ayant la forme d'une pyramide allongée sur une de ses fa-

(1) Nous remercions qui de droit pour nous avoir permis de reproduire ces récits de voyage. Ecrits seulement pour l'intimité, ils n'en ont que plus de charme pénétrant. Nos lecteurs sauront les apprécier.—A. H. B.

ces : c'est la provision de tourbe que le bon tenancier a préparée pour alimenter son âtre pendant l'hiver qui toutefois n'est pas ici très rigoureux.

Je disais tout à l'heure que ces habitations étaient presque invariablement couvertes en chaume ; cependant de temps en temps on en aperçoit une par ci par là qui appartient à un fermier sans doute un peu plus aisé, peut-être même à un petit propriétaire ; elle est couverte en tuiles et a une apparence de propreté et de confort qui la fait distinguer au loin de ses nombreuses voisines.

Plus rarement encore, on aperçoit une demeure princière entourée de bosquets et de bocages, avec des ornements que le luxe seul peut justifier : c'est l'habitation ou manoir du Seigneur (land lord), dont relèvent ou tiennent les fermiers des environs. Il n'y demeure pas ordinairement, et passe la plus grande partie de son temps en Angleterre, où il dépense tous ses revenus, mais elle sert à l'abriter lorsqu'il vient voir aux affaires de ses domaines, et s'assurer si on a fait payer ses tenanciers assez sévèrement, et si on les a strictement assujettis à des conditions dont la justice, l'équité et surtout la charité chrétienne ne peuvent pas toujours s'accommoder.

Nulle part on ne rencontre de clôture en bois, les champs sont divisés et subdivisés par des haies de verdure ou des levées de terre prise à même le sol. Ces haies vertes et presque toujours artistement travaillées et façonnées augmentent la beauté du panorama sur les flancs doucement inclinés des innombrables collines de la verte Erin. L'agriculture y est très avancée ; pas un pouce de terrain n'est laissé inoccupé, le sol est très fertile et sous tous les rapports je trouve que l'Irlande est un très beau pays.

L'amour enthousiaste que conservent les Irlandais pour leur patrie n'est plus un mystère pour moi, non plus que leur haine pour la tyrannie de l'Angleterre et les exécutions de leurs Seigneurs, qui les réduisent à s'expatrier en grand nombre. Si j'étais né Irlandais, et que j'eusse été forcé par la domination arbitraire de l'Angleterre à m'éloigner d'un si beau pays, je ne puis pas garantir que je ne serais pas *fénien* !

Je poursuis mon itinéraire : A Omagh nous avons attendu un autre convoi pendant cinquante minutes, ce qui nous a fourni l'occasion de visiter un peu la ville, qui n'a

rien de bien remarquable. Arrivés à Portadown, qui est une jonction de plusieurs lignes de chemins de fer, nous avons pris une autre direction qui nous a conduit à Armagh, siège *primatial* de toute l'Irlande, et qui a été établi et occupé par St Patrice lui-même. Armagh est une charmante ville de dix mille âmes, assise sur le versant circulaire de plusieurs collines charmantes, qui convergent en s'affaissant en une toute petite vallée.

En arrivant nous sommes allés sur la colline où était la cathédrale bâtie par St Patrice et que la réforme a détruite, pour y construire à la place un temple protestant dont l'intérieur et l'extérieur portent le cachet de l'esprit qui l'a inspiré. Tout y sent la négation et la froideur de l'erreur. L'édifice est assez vaste, mais ses proportions sont basses, rapetissées, et rabougries. L'intérieur est nu : on y remarque seulement quelques statues de ministres ou évêques protestants, ou autres personnages qu'il n'a pas encore été question de canoniser. Il y en a une surtout qui représente le ministre *huguenot* Darlincourt et qu'on assure être un des plus beaux morceaux de sculpture en Europe. Il est représenté dans son costume de prédicant, à demi couché, appuyé sur son coude gauche, et regardant à distance. La substance est de marbre de Paros du grain le plus fin.

A côté de l'Eglise, dans le cimetière, on montre les fragments respectables d'une croix en pierre que St Patrice lui-même avait plantée dans le centre de la ville d'Armagh ainsi que la base (en une seule pierre) de la chaire d'où il prêchait dans sa cathédrale. Ces objets vénérables, que la réforme a souillés, traînent dehors dans le parc de l'Eglise, et les protestants ne s'en occupent que pour empêcher les catholiques d'en prendre possession. Nous les avons touchés de la main avec respect et émotion. En face de cette Eglise dont elle a été dépouillée par la Réforme, la population catholique a construit, sur une autre colline, une immense cathédrale gothique, digne du génie du moyen âge, et qui de l'endroit élevé où elle est, semble défier sa sœur bâtarde avec une majesté pleine de fierté. Elle n'est pas encore livrée au culte, (1) mais le sera prochainement.

(1) Ces relations de voyage ont été écrites il y a déjà quelques années.

nement, et le Primat qui est mort ces jours derniers y a été inhumé. L'intérieur, où j'ai remarqué plusieurs groupes en peinture, d'un bon effet, répond aux proportions grandioses de l'extérieur. Enfin c'est un monument comme le catholicisme seul peut en élever.

DR G. A. BOURGEOIS.

Trois-Rivières.

La grotte de saint Dominique à Ségovie

SÉGOVIE est bâtie entre deux collines séparées par une rivière. Sur la colline du nord, où ne s'étendaient point les murs de la ville, notre bienheureux Père avait découvert une grotte sauvage propre aux mystères de la pénitence et de la contemplation. Ce fut là qu'il jeta les fondements d'un couvent auquel il donna le nom de Sainte-Croix. Pendant qu'on en élevait les murs dans ces humbles proportions que le saint aimait, il fit de la grotte voisine son oratoire de nuit. Déjà nous savons qu'il avait coutume de consacrer la nuit à la prière et à toutes sortes de pieux et mystérieux exercices. Mais les prières et les larmes ne lui suffisaient point. Trois fois chaque nuit il mêlait son sang à ses prières, satisfaisant ainsi, autant qu'il le pouvait, cette soif d'immolation qui est la moitié généreuse de l'amour. On l'entendait se meurtrir les reins avec des nœuds de fer.

La grotte de Ségovie, témoin de tous les excès de sa pénitence, a gardé pendant des siècles la trace du sang qu'il y avait répandu, et ce sang répandu par amour est toujours resté l'objet de la vénération des âmes pieuses.

L'historien de Thérèse d'Avila nous dit : " Avant de quitter Ségovie pour retourner à Avila, sainte Thérèse voulut visiter le monastère de Sainte-Croix des Dominicains, célèbre par une grotte convertie en chapelle, où le glorieux saint Dominique fit pénitence et répandit beaucoup de sang. Elle entra dans cette chapelle étant accompagnée du Père prieur et du Père Diégo de Yanguas, auquel elle se confessait alors. S'étant approchée de l'autel pour prier, elle se prosterna à terre, entra dans une grande oraison, pendant laquelle elle vit à son côté gauche le glo-

rieux patriarche Dominique. Après un certain temps, le Père Diégo de Yanguas appela la sainte. Elle se leva aussitôt toute baignée de larmes qu'elle essayait de dissimuler, selon sa coutume, en pareille circonstance. Le Père Diégo la confessa, dit sa messe et la communia. La sainte entra de nouveau en oraison et vit comme auparavant saint Dominique à son côté gauche. Elle lui demanda pourquoi il se mettait de ce côté-là. Le saint répondit : " Parce que " le côté droit est la place de mon Maître. " Incontinent après ces paroles, elle vit à sa droite le Seigneur. Il resta avec elle, et lui dit avant de la priver de sa divine présence : " Réjouis-toi avec mon ami. " La sainte demeura là environ pendant deux heures. Saint Dominique, toujours à côté d'elle, lui témoigna la grande joie qu'il avait ressentie de son arrivée. Il lui raconta les pénitences qu'il avait endurées dans cette chapelle et les grâces dont Notre-Seigneur l'y avait comblé. Enfin, le glorieux patriarche, prenant la main de Thérèse, lui promit de l'aider puissamment dans les affaires de son Ordre ; il ajouta d'autres paroles qui la consolèrent et la réjouirent beaucoup. La sainte disait depuis que Dieu lui avait fait là tant de grâces, et qu'elle avait reçu une si grande consolation qu'elle eût voulu ne point sortir de cet heureux sanctuaire."

O Seigneur Jésus, source de tous les biens, faites-nous persévérer avec ferveur dans l'attente de votre possession ; qu'avec Dominique et Thérèse nous éprouvions le bonheur de ceux qui s'abandonnent parfaitement à vous ! Que la pénitence nous associe à vos douleurs, que votre grâce nous fasse participer à vos bienfaits et qu'enfin nous soyons admis à jouir en paix de votre gloire. Amen.



UN ANGE

FRA ANGELICO.



.....C'est dans ses types d'anges que brille surtout le génie de notre peintre. Il est très difficile de revêtir d'un corps les esprits bienheureux, et il n'est peut-être pas de sujets chrétiens plus indignement profanés par la Renaissance. Les écoles anciennes avaient représenté les anges tels qu'ils nous apparaissent dans la Bible. Ce sont tantôt les chérubins des prophètes avec leurs corps de flamme et leurs ailes pour se voiler devant l'Eternel ; tantôt les anges d'Abraham, de Jacob, de Tobie, revêtant la forme de la jeunesse pour visiter les hommes et leur porter les messages d'en haut. Ce type prévalut dans l'école de Giotto, qui sut toujours, malgré l'élégance de leur taille et la longueur de leur robe, préserver ses anges du caractère féminin.

Fra Angelico a imité les anges de Giotto, mais il les a faits plus jeunes, afin de leur donner une beauté plus virginal. Ce ne sont pas des enfants, comme ceux de l'école de Pérujin : cet âge ne rend pas assez le zèle et l'intelligence de ces ministres de Dieu ; ce sont des adolescents, à ce moment de la vie où tout est lumière et sincérité pour le cœur qui s'épanouit, sans être agité par le souffle des passions.

Les anges qui assistent au couronnement de la Reine des vierges sont les pages de la cour céleste ; tout dans

leur être exprime l'intelligence et l'amour. Si pour les peindre la nature a été consultée, l'artiste l'a bien spiritualisée, et il est plus probable, comme le pense Vasari, qu'il a copié ses gracieux modèles à la clarté de ses extases.

Leur expression est si douce, leurs poses si gracieuses, qu'elles rendent aux yeux le charme de leur céleste harmonie.

Le naufrage de la " Bourgogne "

A la mémoire de nos révérends Pères et regrettés Frères,
 le T. R. P. CYPRIEN FLORISOONE, Prieur du couvent
 de Rosary-Hill, près New-York et les Révé-
 rends Pères BERNARDIN MERLIN et
 JOSEPH BAUMANN, Religieux du
 même couvent.

Un malheur, comme n'en avait pas encore subi notre Province dominicaine de Lyon, depuis sa restauration en 1856, nous jetait, le 4 juillet au matin, dans la stupeur et le deuil. Les feuilles publiques répandaient la désolante nouvelle que la *Bourgogne*, sur laquelle étaient de passage trois de nos Religieux du couvent de Rosary-Hill, avait sombré en plein Océan et que nos Pères étaient tous les trois au nombre des six cents victimes de la catastrophe.

C'était le samedi 2 juillet que le T. R. P. Cyprien Florisoone, prieur de notre couvent d'études, le R. P. Bernardin Merlin, professeur de théologie, et le R. P. Joseph Baumann, nouveau prêtre, s'étaient embarqués à New-York sur la *Bourgogne*.

Le 4 au matin, vers 5 heures, le navire filait rapidement par un brouillard épais, les passagers reposaient encore, lorsque tout à coup un choc épouvantable se produisit. Un voilier anglais pesamment chargé, le *Cromartyshire*, qui se rendait de Dunkerque à Philadelphie, venait de frapper le transatlantique au flanc, à l'endroit le plus faible, à proximité des machines ; tout en subissant lui-même à son avant de grosses avaries qui faillirent le faire sombrer, il avait fait à la *Bourgogne* une brèche énorme par laquelle l'eau se précipita en abondance. Aussitôt le navire s'inclina sur son côté blessé, et dès ce moment un certain nombre de personnes furent noyées dans leurs cabines.

Bientôt ce fut un spectacle navrant. Pendant que les passagers, après avoir pris à la hâte quelques vêtements, s'élançaient sur le pont et y apprenaient toute l'étendue du désastre, trois canots de sauvetage où s'empressèrent de prendre place un certain nombre d'hommes d'équipage et ceux des passagers qui arrivèrent les premiers, furent mis

à l'eau. Le lancement des canots de bâbord fut hélas ! rendu impossible par la grande inclinaison du paquebot sur tribord, après la collision.

* * *

On ne se représente qu'avec une poignante angoisse les émotions de cette demi-heure qui suivit l'abordage et précéda l'ensevelissement général. L'eau pénétrant de plus en plus en plus par la plaie béante, sans qu'il fût possible de l'arrêter, le navire s'enfonça progressivement, les vagues finirent par atteindre le pont, et deux coups de sifflet donnèrent le signal du sauve-qui-peut. Ce furent alors des scènes d'une indescriptible tristesse. Près de six cents personnes, pleines de vie, sommeillant tout à l'heure profondément, voyaient clairement que, avant peu d'instant, l'Océan allait les engloutir.

Nos trois Pères, avec leur habit religieux, furent particulièrement entourés au milieu de cette foule agitée, angoissée, désespérée. Leur propre danger ne leur fit point oublier leur devoir ; en face de la mort, ils restèrent prêtres et, pendant que le commandant du navire, M. Deloncle, restait à son poste jusqu'au dernier moment pour sauver les corps, eux, remplissant une mission plus haute encore, sauvaient les âmes. Les passagers qui ont survécu racontent combien fut admirable leur conduite, comment, pendant qu'il se fait autour des barques de sauvetage, une lutte atroce de mains qui s'accrochent et de mains qui repoussent, d'hommes vigoureux qui rejettent des femmes et des enfants, ils restèrent maîtres d'eux-mêmes sur l'épave, cherchant à relever les courages.

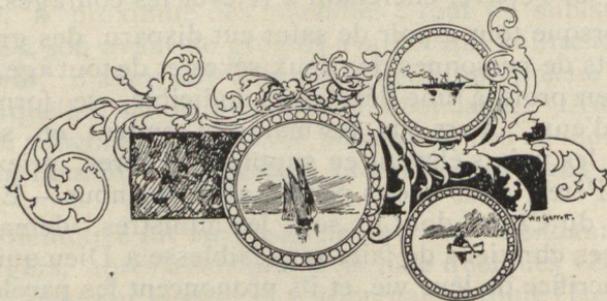
Lorsque tout espoir de salut eut disparu, des groupes compacts de personnes des deux sexes et de tout âge, éplorées et en proie à une désolation indicible, se formèrent autour d'eux. Vers eux les mains se tendent en se joignant, les voix s'élèvent en suppliant : Pères, priez pour nous ! Pères, nous avons péché, absolvez-nous.—Et eux, au nom du Christ dont ils sont les ministres, demandent à tous ces chrétiens de faire sans faiblesse à Dieu qui l'exige le sacrifice de leur vie, et ils prononcent les paroles qui enlèvent le péché.

Des renseignements communiqués par le Sous-Commissaire du bord qui put gagner à la nage un canot, au

moment même où le navire sombra, nous donnent sur les dernières minutes de vie de nos trois défunts de bien touchants et consolants détails.

Après s'être confessés et absous mutuellement, ils se mirent à parcourir le pont du navire dans toute sa longueur, absolvant et encourageant la foule éperdue. Puis, ce ministère des âmes rempli, ces excellents Religieux qui avaient toujours scrupuleusement observé tous les points de leur Règle, n'en voulurent point omettre une dernière prescription. Nos lecteurs savent peut-être que, dans l'Ordre de Saint Dominique, à la mort de chaque Religieux, toute la communauté se réunit autour du lit d'agonie et chante doucement le *Salve Regina*, pour implorer Celle qui s'est toujours montrée la Protectrice et la Mère de la Famille dominicaine. Nos trois Pères se réunissent donc, et là, sur le point d'être engloutis par les flots, au milieu de cette multitude qui se lamente et pleure, ils entonnent et chantent de toute leur âme la suave antienne. Les survivants qui nous transmettent ces détails, qualifient ce spectacle de *sublime et d'héroïque*. Il l'était en effet ; rarement la religion apparut plus grande et plus belle.

Cependant la mer commence à rouler ses vagues sur le pont du navire, elle frappe le corps de ses victimes éperdues, joue avec elles, les enlace. . . jusqu'à ce que, enfin, au milieu d'un cri formidable et universel auquel succéda un silence de mort, dans le désordre inexprimable de plusieurs centaines de personnes se cramponnant convulsivement les unes aux autres, le navire coula. . . .



...L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. . .

VIES DES FRÈRES

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Suite

LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE.

Comment, par sa prière, il délivra un novice d'une tentation

Une fois, en arrivant à Bologne, il apprit qu'un novice était tenté de quitter l'Ordre. Il avait été élevé si délicatement dans le monde, et avait eu tant de recherche dans les vêtements, le coucher, les parures, la nourriture, les divertissements et les autres plaisirs de la chair, qu'il ignorait absolument ce que c'était qu'*affliction* ou *angoisse de l'esprit* : il ne s'était imposé qu'une contrainte, celle de l'étude, et encore il y avait fait des progrès si rapides, qu'au bout d'un an, il était capable de commenter les lois ; jamais il n'avait été malade, et rarement il s'était mis en colère ; jamais il n'avait jeûné, excepté le Vendredi-Saint et presque jamais il n'avait pratiqué l'abstinence en dehors des vendredis ; jamais il ne s'était confessé, et de toutes les prières qu'on récite dans l'église, il ne connaissait que l'oraison Dominicale.

Un jour, étant venu au couvent par pure curiosité, il prit l'habit, sur une simple invitation, comme quelqu'un qui ne sait pas refuser ; mais il s'en repentit bientôt, car tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il sentait lui semblait une autre mort ; il ne pouvait ni manger, ni dormir, et quoique, dans le monde, il ne se fût jamais mis en colère, il fut tenté si violemment qu'il voulut frapper, avec le psautier qu'il tenait en main, le sous-Prieur qui l'avait attiré dans l'Ordre.

Or, Maître Jourdain, le trouvant dans cet état, et apprenant qu'il s'appelait Théobald, entreprit de l'encourager, en lui disant que son nom signifiait : *qui tend en haut*. Après lui avoir donné quelques avis, il le conduisit à l'autel du Bienheureux Nicolas, et l'engagea à se mettre à genoux et à dire le *Pater noster*, seule prière qu'il sût par cœur. Quant à lui, ayant posé les mains sur sa tête, il se

mit à prier le Seigneur de toute son âme qu'il délivrât le novice de toute tentation. Pendant qu'il prolongeait ainsi sa prière, il semblait à celui-ci qu'une douceur ineffable pénétrait peu à peu dans son âme et qu'une transformation s'opérait dans son cœur. A la fin, quand le Maître eut retiré ses mains, il lui sembla, comme il l'a raconté plus tard aux Frères, qu'il était soudain délivré de l'étreinte de deux mains qui avaient serré son cœur jusque-là, et que son âme entraînait dans une douceur et une paix profondes. Il resta dès lors si consolé et si fervent, qu'il put soutenir d'immenses fatigues dans l'Ordre et y rendre des services signalés.

De son oraison et de sa méditation ; de sa manière de prier et de se conduire en voyage.

Ce saint homme avait reçu du Seigneur une grâce particulière d'oraison, au point que ni le gouvernement des Frères, ni les tracasseries des voyages, ni une occupation, ni un souci quelconques, ne la lui faisaient négliger. Il avait l'habitude de prier à genoux, les mains jointes et le corps droit. Parfois, il s'asseyait, et demeurait si longtemps dans cette attitude, qu'on aurait pu faire aisément huit milles : c'était surtout après Matines et Complies qu'il se livrait à l'oraison. Il versait beaucoup de larmes, ce qui dès lors lui causa une grande maladie d'yeux. Il s'appliquait aussi à la méditation, soit au couvent, soit en voyage, et y goûtait d'ineffables délices.

Lorsqu'il voyageait, il avait coutume de consacrer à la prière et à la méditation tout le temps qu'il n'employait pas à réciter l'office divin, ou à s'entretenir avec ses Frères de choses utiles, mais il avait pour ces entretiens des heures déterminées et il engageait ses Frères à en faire autant. Souvent, il marchait à l'écart, et de temps à autre, il chantait à haute voix et en pleurant l'hymne *Jesu nostra redemptio* ou l'Antienne *Salve Regina*, parfois même il s'égarait loin des Frères, tant il était absorbé par ses méditations, ou ravi par une douceur céleste. Jamais cependant on ne le vit se troubler, ni se plaindre, ni accuser ses compagnons de route. Loin de là, il rassurait ceux qui étaient troublés : " Ne nous inquiétons pas, leur disait-il ; ce chemin-là n'en est pas moins sur la route du ciel. "

Comment il arrêta une hémorragie par sa prière

Maître Jourdain se dirigea ensuite vers la Thuringe, et arriva dans une ville nommée Rugir. Un forgeron souffrait d'une hémorragie depuis plusieurs années ; il saignait du nez trente fois dans un jour. Maître Jourdain ayant appris qu'il avait une foi vive et une grande piété, le guérit parfaitement en un instant par l'attouchement de sa main et par sa prière.

Comment il guérit un prêtre de la fièvre quarte

En arrivant à Urend, il y trouva un prêtre, depuis longtemps tourmenté de la fièvre quarte, et réduit à une extrême faiblesse ; il avait dépensé tout son avoir en consultations et en remèdes, mais sans obtenir de résultat. Maître Jourdain l'entendit en confession et après lui avoir imposé une pénitence, il lui obtint du Seigneur par ses prières, une guérison parfaite, comme l'a raconté aux Frères le prêtre lui-même en versant des larmes, et en exalant la sainteté du Bienheureux.

Une autre fois, en traversant les Alpes, il guérit par un simple signe de croix, un ouvrier qui avait perdu un œil, en travaillant à la chaleur d'une forge.

De la grâce de la prédication dont le Seigneur l'avait favorisé.

Ce Père était doué d'une telle grâce et d'une telle flamme pour prêcher et annoncer la parole de Dieu, qu'il est difficile de trouver quelqu'un à lui comparer. Il jouissait de la même prérogative dans les entretiens familiers, si bien que toujours, partout et avec tous, il avait des paroles de foi ; il citait des exemples frappants et pleins d'à-propos ; il parlait à chacun selon sa condition, et satisfaisait quiconque recevait ses conseils : en un mot tout le monde avait soif de l'entendre.

Aussi le diable, qui le jalousait extrêmement, s'en plaignit quelquefois, et fit de grands efforts pour le détourner de la prédication, comme on le verra plus loin.

CHRONIQUE

MONTREAL.—La cérémonie de la remise du pallium à Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, le 8 août, a donné lieu à des fêtes splendides. C'est dans l'Eglise Notre-Dame que, par respect pour la tradition, Sa Grandeur avait voulu recevoir l'insigne de sa haute dignité. Plusieurs archevêques et évêques, tant du Canada que des Etats-Unis, étaient présents.

Le sermon de circonstance, donné par le Révérend M. Lecocq, P. S. S., a été fort remarqué. L'éminent prédicateur s'est élevé à la plus haute éloquence lorsqu'il nous a parlé surtout des sens mystiques du pallium, et de la croix qui seule orne l'emblème sacré.

ST-HYACINTHE.— Le Très-Révérend Père Monpeurt, Provincial de la Province de France, et le Très-Révérend Père Bourgeois, son *socius*, sont arrivés à notre couvent, mercredi, le 24 août. Le Très-Révérend Père Monpeurt vient faire la visite canonique des quatre couvents que la Province de France possède dans l'Amérique du Nord.

OKA.—Le Révérendissime Père Jean-Marie, abbé de la Trappe de Bellefontaine, (France), est arrivé dernièrement à la Trappe d'Oka. Le Révérendissime Père est reparti presque immédiatement pour faire la visite des divers monastères de l'Ordre au Canada.

ROME.—Le T. R. P. Vincent Ligiez, ancien *socius* du Révérendissime Père Général de l'ordre des Dominicains, est décédé en notre couvent généralice de Rome, dans le courant du mois dernier.

Nous le recommandons aux prières de nos lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

LE SCAPULAIRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL suivi de quelques considérations sur la communion des saints et sur la dîme — par J. T. Savaria, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal. Montréal, avenue du Carmel, près la rue St-Denis.

S'il y a une pratique de piété chère à nos populations, c'est assurément la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel. Dès leur enfance, les fidèles s'enrôlent dans la confrérie du Saint Scapulaire, et le jour où ils revêtent les glorieuses livrées de la Reine du Ciel est le plus souvent le jour même où le Dieu de l'Eucharistie descend pour la première fois dans leurs jeunes cœurs. Cette piété leur devient ainsi deux fois sacrée.

Mais, comme toutes les pratiques qui entrent de plein pied dans la vie religieuse du peuple, et semblent composer une partie essentielle de sa piété, la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel et l'usage du Saint Scapulaire peuvent être exposés à être corrompus par des habitudes ou des croyances qui ne sont pas toujours exemptes de superstition. Les extraordinaires privilèges qui sont la gloire de la confrérie peuvent être quelquefois l'objet d'interprétations et d'espairs qui ne s'allient pas toujours avec une orthodoxie rigoureuse.

On comprend qu'un ouvrage qui s'attache à éclairer d'une lumière, abondante et sereine, chacun des éléments de cette dévotion, soit appelée à rendre les plus précieux services aux âmes pieuses. Les vérités précises qu'il met sous leurs yeux devront leur donner des convictions éclairées, développer l'élément surnaturel dans les âmes, et rendre leur ferveur souverainement respectable.

Une dévotion plus tendre, une confiance plus filiale envers la douce Vierge du Carmel seront les fruits de ce volume comme la meilleure récompense de son pieux auteur.

LES TROIS LÉGENDES

DE

MADAME SAINCTE ANNE

I. Légende Hagiographique (*la Vie*). II. Légende Historique (*le Culte*). III. Légende Iconographique (*les Arts*). Par le Père Paul V. Charland, des Fr. Prêch.

Le Ier volume, LA LÉGENDE HAGIOGRAPHIQUE, est sous presse. — Format grand in-octavo. — Au moins 500 pages. — Papier PHOTO-BOOK de 80 livres, le plus beau qui se fabrique en ce pays. — Plus de 200 gravures et vignet-

tes, à pleines pages, ou intercalées dans le texte.—Travail typographique de tout premier ordre. Prix net : \$1.50

La souscription est demandée pour le premier volume, indépendamment des suivants, ceux-ci ne devant paraître que plus tard, c'est-à-dire que le fait d'acheter le premier n'obligera pas d'acheter aussi les deux autres.

Le genre de l'ouvrage est connu. L'auteur n'a pas eu de *révélations*. Il s'est aussi défié de l'imagination, de la sienne comme de celle des autres, et sans refuser le concours que pouvaient lui prêter, ici et là, la littérature ou même la poésie, il a surtout voulu de *l'étudié*, du *sérieux*, et autant que possible, de *l'indiscutable*.

Il a fait son livre non seulement pour le clergé, pour les hommes de profession, ou ce qu'on appelle les *savants*, mais aussi pour les personnes du monde quelles qu'elles soient, car il les croit capables de le comprendre. Les notes latines, grecques, allemandes, etc., n'entrent pas nécessairement dans la lecture, et il reste pour le *tout public*, le texte courant, aussi facile et *simple* que nous avons pu le faire.

Le paiement devrait se faire par mandat postal. L'ennui, ici, est compensé par la sûreté du procédé.—L'ouvrage étant publié au Canada, il sera expédié de là aux acheteurs.

Pour toute souscription à 5, 10, 20 exemplaires, nous ferons une remise libérale.

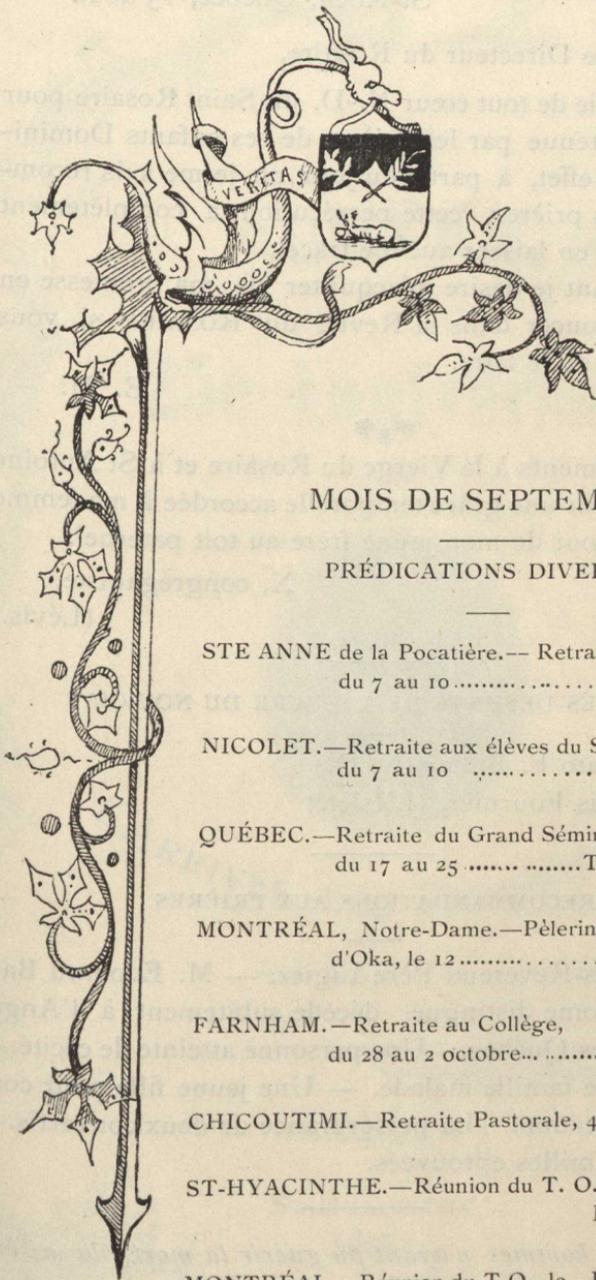
Vu le poids du volume, son envoi par la poste coûtera 25 cents, payables d'avance avec la souscription. On peut, si l'on aime mieux, adopter l'*Express*, auquel cas, on paiera le port à l'arrivée.

Pour deux ou plusieurs exemplaires, l'envoi se fera par *Express*, aux frais du destinataire.

Les commandes et lettres chargées pourront être envoyées à l'une ou l'autre des trois adresses suivantes :

MM. WM CHARLAND & CIE	}	R. P. PAUL V. CHARLAND,
47, rue Church,		Dominican Fathers,
Montréal, P. Q.		Lewiston, (Maine), U. S.

ou au R. P. Administrateur du ROSAIRE,
(St-Hyacinthe, P. Q.)



MOIS DE SEPTEMBRE

PRÉDICATIONS DIVERSES.

STE ANNE de la Pocatière.—Retraite aux élèves,
du 7 au 10 R. P. RONDOT

NICOLET.—Retraite aux élèves du Séminaire,
du 7 au 10 R. P. ROULEAU

QUÉBEC.—Retraite du Grand Séminaire,
du 17 au 25 T. R. P. BÉCHET

MONTRÉAL, Notre-Dame.—Pèlerinage au Calvaire
d'Oka, le 12 R. P. BEAUDET

FARNHAM.—Retraite au Collège,
du 28 au 2 octobre... R. P. RONDOT

CHICOUTIMI.—Retraite Pastorale, 4. R. P. RONDOT

ST-HYACINTHE.—Réunion du T. O., le ,
R. P. ROULEAU

MONTRÉAL.—Réunion du T.O., le R. P.

St-Roch, Québec, 15 août.

Révérénd Père Directeur du Rosaire,

Je remercie de tout cœur N.-D. du Saint Rosaire pour une faveur obtenue par les prières de ses enfants Dominicains, car en effet, à partir du jour où je me suis recommandée à ces prières, cette persécution a complètement disparue sans en laisser aucune trace.

Maintenant je désire m'acquitter de ma promesse en le faisant annoncer dans la Revue du ROSAIRE si vous avez la bonté de le faire.

E. M.

* * *

Remercîments à la Vierge du Rosaire et à St Antoine de Padoue pour une grâce temporelle accordée à ma femme et pour le retour de mon jeune frère au toit paternel.

X, congréganiste,
(Lévis.)

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Jacinto F. Baltar (N. O.)

M. Louis Fournier, (L'Islet.)

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES

Le Très-Révérénd Père Ligiez. — M. Edouard Barnard, agronome distingué, décédé subitement à l'Ange-Gardien, près Québec. — Une personne atteinte de cécité. — Une mère de famille malade. — Une jeune fille pour connaître sa vocation. — La persévérance de deux convertis. — Plusieurs familles éprouvées.

...Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser...